

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

CAPITAINE ACHAB

Philippe Ramos

C'est dans sa Drôme natale que Philippe Ramos réalise seul des films d'aventures en super 8 : remake d'*Indiana Jones*, films d'anticipation, d'époque... Ce cinéaste autodidacte adapte par la suite *Madame Edwarda* de Georges Bataille. Il travaille entre temps dans un cinéma d'art et d'essai de Grenoble et découvre les classiques du Septième Art. Philippe Ramos s'installe à Paris et réalise en 1993 son premier court métrage de fiction en 16 mm, *Les Iles désertes*.

Viennent ensuite *Vers le silence* (1995) et *Ici-bas* (1996) qui connaissent des succès critiques.

En 2000 sort en salles *L'Arche de Noé*, son moyen métrage sélectionné dans de nombreux festivals.

En 2002, Philippe Ramos dirige entre autres Françoise Descarrega, une actrice qui lui est fidèle, dans *Adieu pays*, un premier long métrage influencé par le western.

Le réalisateur imagine alors la vie du *Capitaine Achab*, le célèbre personnage de roman créé par Herman Melville dans *Moby Dick*, à qui il consacre un premier court-métrage en 2003. Il complète ensuite cette première approche avec le long-métrage mêlant poésie et aventure. Porté par Denis Lavant dans le rôle d'Achab, le film est récompensé par le Prix de la mise en scène au Festival de Locarno en 2007.

2007 (sortie France 13 février 2008) - France / Suède - couleur - 1h42

film de **Philippe Ramos**

scénario : **Philippe Ramos**, librement inspiré du roman d'**Herman Melville** «*Moby Dick*» (1851) - image : **Laurent Desmet** - montage : **Philippe Ramos** - premier assistant réalisateur : **Jean-Marie Omont** - décors : **Philippe Ramos, Christophe Sartori** et **Erika Von Weissenberg** - costumes : **Marie-Laure Pinsard** - effets visuels : **Fredrik Averpil** - musique : **Olivier Bombarda, Tonio Matias** et **Pierre-Stéphane Meugé** - son : **Philippe Grivel** - production : **Sésame Film** - productrice : **Florence Borellyeur** - distributeur : **Sophie Dulac Distribution**.

avec : **Denis Lavant** (Capitaine Achab), **Jacques Bonnaffé** (Starbuck), **Bernard Blancan** (Will Adams), **Jean-François Stévenin** (le père d'Achab), **Virgil Leclair** (Achab, enfant), **Jean-Paul Bonnaire** (le pasteur), **Hande Kodja** (Louise), **Mona Heftre** (Rose), **Philippe Katerine** (Henry), **Pierre Pellet** (Jim Larsson), **Jean-Christophe Bouvet** (le roi d'Angleterre), **Carlo Brandt** (Mulligan), **Dominique Blanc** (Anna), **Lou Castel** (le docteur Hogganbeck).

COURT MÉTRAGE : CIRCUIT MARINE

2003 — France — couleur — 8' — sans dialogue

film d'animation (ordinateur 2D/3D) d'**Isabelle Favez** (réalisation, scénario, image et animation) - montage : **Hervé Guichard** - son : **Loïc Burkhardt** - musique : **Kriss Koyazounda, Eric Houdart** - production : **Folimage Valence Production**

Un bateau en haute mer, les marins pêchent, mangent, boivent...et chantent. Le chat regarde le perroquet, le perroquet regarde le joli poisson dans son bocal, le chat regarde le poisson... Qui mangera qui ?

Parmi la production pléthorique des Studios Folimage, *Circuit Marine* se situe bien dans la lignée de films aussi délirants qu'*Au bout du monde* ou *La Grande Migration*. Ici, on croise un pirate sentimental et des animaux retors lancés dans un jeu de cache-cache pervers, où l'humour noir le dispute à une cruauté des plus jouissives. Qui mangera qui ? Du chat au perroquet, en passant par le poisson dans son bocal, les plus gourmands et les plus rusés ne sont pas toujours ceux que l'on croit. R.A.D.J

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE RAMOS

Moby Dick est une œuvre complexe, comment aborder un tel roman ?

Philippe Ramos - Face à la dimension cosmique qui traverse le livre, mon parti pris a été celui de l'intime. Si *Moby Dick* est le portrait d'un dieu, le cachalot blanc, mon film est le portrait d'un marin, Achab. Le titre original du roman est *Moby Dick, or the whale...* Et la baleine est effectivement le personnage central du livre, celle autour de laquelle tout tourne. Mon film, lui, pourrait s'intituler *Capitaine Achab, or the man...* C'est bel et bien l'homme qui m'intéressait et c'est une grande différence. La scène du géant sur la mer est très symbolique de ce choix : ce n'est pas la baleine qui est immense, c'est le capitaine ! Dans le roman de Melville, on connaît finalement peu de choses de la vie d'Achab...

Ma première idée était de raconter, non pas une étape de la vie de ce capitaine comme c'est le cas dans *Moby Dick*, mais toute une existence, de la naissance à la mort : le plan d'ouverture du film est un gros plan sur le sexe de la mère, qui semble nous dire « voici où tout commence »... Et le plan de fermeture du film est un plan sur le ciel, qui nous dirait plutôt, « voici où tout finit »... Entre ses deux plans, un peu plus de quarante années de vie s'écoulent.

Dans votre film, et c'est là une différence fondamentale, Achab se donne la mort alors que chez Melville il meurt accidentellement...

Dans *Moby Dick*, Achab meurt accidentellement mais sa quête était de toute façon suicidaire... Disons que j'ai affirmé de manière plus directe le fait de se donner la mort : tout à coup, pendant la chasse, il saisit la corde qui relie le bateau à la baleine et se laisse entraîner dans les profondeurs par le monstre. C'est un geste surprenant et, en même temps, Achab ne dit-il pas à ses hommes le soir de son long discours : « Elle m'appelle et je vais la rejoindre ». La raison de ce geste est difficilement explicable. Je crois que c'est un ensemble de faits, de paroles, inscrits ici et là dans le film, qui peuvent, réunis, donner une explication. La mort est vue comme apaisante, avec cette belle forêt qui surgit tout à coup à la fin du film...

J'ai voulu cette forêt comme une demeure où le guerrier termine sa vie. Pour le capitaine Achab, cette forêt est, en quelque sorte, le valhalla. Starbuck dit que c'est ici qu'il trouvera le repos tant cherché, et il a certainement raison. On peut aussi voir cette forêt comme un paradis perdu : le lieu de son enfance, là où il aurait pu vivre aux côtés de son père.

Philippe Ramos a choisi de s'attaquer à un monstre de la littérature, *Moby Dick* de Melville, et pourtant il s'en inspire sans l'adapter tout à fait. Ce portrait impressionniste en cinq parties se focalise en effet sur un personnage, le capitaine Achab, de sa naissance à sa mort. La baleine est finalement accessoire. Et c'est là où le cinéaste s'avère impressionnant, dans le détournement productif d'une œuvre clé. Les partis pris formels, le découpage, les points de vue des différents narrateurs, les musiques hétéroclites, visent l'éclatement, pour mieux centrer le film sur sa ligne directrice ; l'expérience sensorielle du spectateur, collé à celle du personnage. L'image signée Laurent Desmet s'avère ainsi captivante, des cadres précis à la texture des couleurs et des matières, créant une poésie plastique singulière, qui chante les éléments, la campagne, la forêt, le bois et la mer. Parfois trop peut-être : la réussite esthétique prend le dessus sur les émotions. Mais heureusement, des cœurs battent sous les étoffes, ceux de comédiens inspirés et intenses, qui forment la ronde d'Achab, dont le puissant Denis Lavant, le terrien Jean-François Stévenin et Dominique Blanc, à fleur de peau. Une expérience surprenante.

Olivier Pélisson - Monsieur Cinéma

Le destin d'Achab, tragique, est nuancé par la présence de nombreux autres personnages qui, eux, semblent réussir leur vie...

Il était très important pour moi, de mettre en opposition le destin d'Achab avec d'autres lignes de vie. Alors, oui, certains d'entre eux réussissent leurs vies : Henry, qui est un salaud, parvient à obtenir ce qu'il veut... Le pasteur, qui est un homme bon, nous dit qu'enfant, il rêvait de parcourir le monde pour prêcher, et il y est parvenu... Starbuck est un homme qui s'est accompli... Rose découvre l'amour... Etc, etc... Le fait de faire parler chacun d'entre eux m'a permis de faire entrer le film dans des univers très différents et donc de donner une impression d'ensemble très vaste, très contrastée... A l'image d'une vie. Le dernier des narrateurs, le marin, nous conte la fin d'Achab et la rencontre avec Moby Dick... Dans l'œuvre de Melville c'est Ismaël qui fait office de narrateur, vous avez préféré Starbuck, pourquoi ?

Pour cette dernière partie du film, j'ai travaillé à la fois avec quelques passages du roman et avec une histoire dont s'était inspiré Melville pour écrire Moby Dick. Un fait divers de l'histoire de la chasse à la baleine : un cachalot avait coulé un navire, l'Essex, seuls quelques hommes avaient survécu après avoir dérivé des jours sur leur barque. C'est par là qu'est venue mon idée de faire raconter l'aventure du Péquod par un naufragé. Ensuite pourquoi avoir choisi Starbuck comme narrateur ? Eh bien, peut-être pour suivre la construction générale du film avec l'idée que chaque narrateur doit se confronter directement à Achab. Dans le roman, Ismaël côtoie de loin le capitaine, Starbuck est toujours très proche de lui... Cette intimité m'intéressait.

Si on imagine la vie d'Achab à partir du roman de Melville, on le pense nourri de la mer dès son plus jeune âge, or, chez vous, c'est un petit garçon de la forêt qui un jour découvre la mer... Découverte sonore avant que d'être visuelle, où il croit d'ailleurs entendre le bruit du vent dans les arbres alors que c'est le ressac... D'où vient cette idée de faire d'Achab un enfant de la forêt ?

Je pense que tout portrait que l'on fait est un peu un autoportrait. Lorsque j'ai voulu remonter le cours de la vie d'Achab, j'ai croisé la mienne... Je me suis lancé, en me disant que me raconter rendrait forcément le trajet d'Achab singulier. Alors oui, puisqu'on parle de la forêt, c'est vrai qu'elle a longtemps été mon domaine ou, pour parler comme un gosse, mon royaume. Dans vos films il y a une picturalité très affirmée. : cadres, composition des plans, lumière, *Capitaine Achab* n'échappe pas à cette règle...

C'est effectivement fondamental dans mon cinéma. J'arrive très tôt sur le lieu de tournage avec mon carnet de dessin. Là, au calme, je dessine mes plans de la journée, je détermine les focales, les emplacements de caméra en mimant le jeu des acteurs. Quand l'équipe arrive, les choix sont faits. Ces moments de travail en solitaire sont à la fois des instants de très grande concentration et de pur plaisir de création : j'aime cette sensation d'être comme un peintre, seul face à sa toile.

Dossier de presse

Philippe Ramos n'avait pas tourné de film depuis son premier long, *Adieu pays*, en 2003, un western français fort réussi. En 2004, il présentait un court métrage intitulé *Capitaine Achab*, préfiguration du long qui sort aujourd'hui. Le capitaine Achab, comme chacun sait, est le personnage principal de *Moby Dick*, le chef-d'œuvre d'Herman Melville. Personnage très sombre, Achab, commandant du Pequod, un navire baleinier, veut se venger de Moby Dick, le gigantesque cachalot blanc qui lui a arraché la jambe alors qu'il le chassait. A partir de ce personnage aussi impressionnant qu'opaque, Ramos, a imaginé un film singulier, nourri de tous les mythes romanesques et poétiques (dont notamment ce fameux «espace» américain) du Nouveau Monde. Somptueuse idée, il invente à Achab (Denis Lavant) un passé, une enfance que Melville n'a pas décrite dans son livre. Le film s'organise en cinq récits en voix off racontés à la première personne par des personnages différents : le père d'Achab, sa tante Rose, qui l'élève sans amour ; le pasteur Mulligan (Carlo Brandt), qui va l'instruire ; Anna (Dominique Blanc), une veuve propriétaire d'une blanchisserie (le blanc est évidemment important dans cette histoire) qui va le recueillir et l'aimer après qu'il eut été victime de Moby Dick ; et enfin Starbuck (Bonnavé), l'un des marins du Pequod, personnage présent déjà chez Melville. À travers ces cinq récits, Ramos raconte la vie d'un homme que la vie n'a pas épargné : une mère morte à sa naissance, un père assassin, la découverte douloureuse de la femme (avec la maîtresse volage de son père, Louise, jouée par Hande Kodja, qu'on avait découverte dans *Meurtrières* de Patrick Grandperret), les châtements corporels avec un beau-père sadique (Philippe Katerine, en dandy-escroc, est inénarrable), la fugue, l'errance, avant la rencontre de Mulligan (passage qui rappelle *La Nuit du chasseur*, avec sa descente du fleuve dans une barque), et enfin la souffrance physique et psychique après l'amputation de sa jambe. Quand l'amour adviendra dans sa vie, il sera déjà trop tard. Ramos fait d'Achab un enfant des bois. La découverte de la mer sera pour lui une révélation symbolique, et sa lutte obsessionnelle avec Moby Dick prendra l'allure d'un combat suicidaire et métaphysique à la fois contre Dieu et les hommes qui n'ont pas su l'aimer. Ramos a d'autre part enrichi son récit en l'ancrant dans la littérature américaine du XIX^e siècle, avec ce sentiment très fort de la violence de la nature : Hawthorne, Thoreau, Whitman, Mark Twain également (la rencontre avec les deux malfrats, dont l'un se fait appeler le «roi d'Angleterre», est directement inspirée par un épisode des *Aventures d'Huckleberry Finn*). Enfin, il faut saluer l'économie et la légèreté de trait de Ramos (au risque de la froideur parfois), son sens du raccourci et de l'image poétique, son refus de la psychologisation : ses personnages sont toujours dans l'acte. Et il faut parler de la dernière partie, la seule à venir directement du livre de Melville. Il faut beaucoup de talent pour, avec aussi peu d'effets, créer autant d'émotion, et nous illuminer les yeux : une lumière sous la mer, et c'est Moby Dick que l'on voit ; un homme avec une jambe d'ivoire qui se tient sur la mer, et c'est un personnage romanesque qui accède soudain au mythe. Ce *Capitaine Achab*, œuvre d'un poète du cinéma habité par l'Amérique, primé à Locarno par le prix de la mise en scène, est un bien beau film.

Jean-Baptiste Morain - Les Inrockuptibles